

Ateliers d'Artistes

2012



POUR LES
OUVRES
d'Anvers Aux Abbeses

Vendredi 16 novembre de 18h à 21h

Samedi 17 & Dimanche 18 novembre de 11h à 20h

Parcours Culturels

Portes Ouvertes

Ateliers d'Artistes d'Anvers Aux Abbesses 16 au 18 novembre 2012

Vendredi 16 de 18 h à 21 h - Samedi 17 et Dimanche 18 de 11 h à 20 h

Accueil + Émiles Exposition collective de petits formats - 31 rue du Mont-Cenis, Paris XVIIIe - 06 30 52 35 39



PARCOURS CULTUREL

Rue Lamartine, Rue Milton

Ateliers concernés
**69, 70, 71, 72, 73,
74**

Rue Lamartine et Milton

Numéro 54 : emplacement de la première Eglise Notre-Dame-de-Lorette, édifée vers 1645, et où se maria Jean-Baptiste Pigalle en 1771.



2

D'ANVERS AUX ABBESSES

PARCOURS CULTUREL

Ateliers concernés
71, 72, 73

Place Saint-Georges

Place Saint-Georges

George Sand habita le premier étage du numéro 5 et Chopin le rez-de-chaussée du **numéro 9**. George Sand déménagea peu après leur rupture.

Ateliers concernés
69, 70, 73

Rue des Martyrs

Rue des Martyrs.

C'est l'emplacement d'un très ancien chemin qui conduisait de Lutèce à Montmartre. Son nom actuel qui date du XVIII^e siècle rappelle l'itinéraire suivi par St Denis, St Eleuthère et St Rustique lorsqu'ils furent conduits de Lutèce à Montmartre pour y être *décapités* devant le temple de Mercure (25, rue Henri Barbusse).

Numéro 21 : emplacement de la maison où mourut Géricault en 1824, à l'âge de 33 ans à la suite d'une chute de cheval.

Numéro 10 : maison du XVIII^e avec guirlandes, vases et clefs...

Rue Notre Dame de Lorette

Ateliers concernés 62,

Rue Notre-Dame-de-Lorette.

Cette rue était le centre d'un quartier bâti sous Louis-Philippe en 1823/24 et où habitaient des demi-mondaines qu'on appelait à l'époque, des Lorettes.

Numéro 58 : Delacroix a habité ici de 1844 à 1857. C'est dans son atelier de la rue Notre-Dame-de-Lorette qu'il effectua la majorité de ses tableaux sur chevalet.

Le 9^e et François Truffaut

Aux bons points François Truffaut préféra toujours les images.
Exclu de toutes les écoles du quartier, il choisit celle de la rue pour y créer le personnage d'Antoine Doisnel.
Avec les 400 coups il réinventait la vie en évoquant son enfance

On suivra ainsi Jean-Pierre Léaud de Navarin à Trudaine, de Lorette à Blanche, de la place Clichy au square de la Trinité.

Il était temps, le cinéma était à bout de souffle.

Ateliers concernés
61, 62

Rue de la Rochefoucauld**Rue de la Rochefoucauld**

Le nom de la rue est dû à l'Abbesse Catherine de la Rochefoucauld (Abbesse de Montmartre de 1737 à 1760).

Numéro 1 : vestiges d'un ancien hôtel du XVIII^e où Jean Baptiste Pigalle vécut ses trois dernières années.

Numéro 17 : maison de la fin du XVIII^e où vécut Gounod en 1867.

Numéro 19 : hôtel construit en 1753. La baronne Juliette de Forget qui fut pendant de nombreuses années la maîtresse de Delacroix l'y reçut souvent. Joli portail.

Numéro 66 : au fond de la cour, joli hôtel construit en 1776 par Rousseau et habité par Victor Hugo de 1871 à 1874. Façade Louis XVI.

Ateliers concernés

61**Place d'Estienne d'Orves –
Quartier des Porcherons**

En 1720, une ordonnance autorise l'établissement d'un « nouveau quartier » au Nord de la rue des Porcherons (actuelle rue St Lazare). Ce nouveau quartier est en partie implanté sur le domaine des Dames de Montmartre. On y trouvait encore des terres labourables avec des carrières, des vignes, des moulins et des cabarets avec tonnelles.

L'église de la Trinité a été construite sur l'emplacement de l'ancien restaurant de la Grande Pinte. Le Restaurant changea de nom et s'appela « Les Porcherons » et on y vendait le vin 3 sols la ½ pinte au lieu de 6 ailleurs. Ce petit vin faisait « guinger » (dire des bêtises)...

Le 27 juillet 1830, Garnier-Pagès, Barbès et d'autres députés libéraux y tinrent une réunion qui prépara la Révolution.

Rue de la Tour des Dames

Ateliers concernés 61

Rue de la Tour des Dames

Très ancienne ruelle menant du quartier des Porcherons à un ancien moulin appartenant aux Dames de Montmartre. À la fin du premier Empire et sous la Restauration, elle était le centre du quartier artistique dit de la Nouvelle Athènes.

Au numéro 1, l'Hôtel de Mademoiselle Mars (célèbre comédienne de l'époque). La façade sur le jardin est ornée de deux têtes de lions dans des médaillons.

Atelier concerné
58, 59, 60, 61

Rue de Clichy

Rue de Clichy

Numéro 18 : emplacement de la « Folie » que le maréchal-duc de Richelieu fit construire, en 1730, pour ses plaisirs personnels. On y mangeait en tenue « adamique » et Louis XV vint y souper avec Mme de Pompadour.

Le Casino de Paris, l'Apollo et le Théâtre de Paris occupent une partie de cette brillante Folie.

Rue Blanche

Ateliers concernés
58, 59, 60

Rue Blanche

Quand cet ancien chemin conduisant aux carrières de Montmartre commença d'être bâti, vers 1670, elle s'appelait encore rue de la Croix Blanche.

Ateliers concernés 62

Rue Pigalle**Rue Pigalle**

Elle doit **son nom** au sculpteur Jean-Baptiste Pigalle qui y habita de 1757 à 1770.

Numéro 20 : ancien hôtel Empire.

Numéro 16 : emplacement d'un pavillon où habita George Sand en 1836 au début de sa liaison avec Chopin.

Numéro 67 : ancienne Poste aux Chevaux où on louait chaises et chevaux pour le voyage.
Cour et ancien abreuvoir.

41, rue J. B. Pigalle 6 Cité Pigalle

Au 8, vécut Théo Van Gogh, Son frère Vincent y a également demeuré à la fin de vie.

**16, rue Chaptal**

Musée de la Vie Romantique : **Arrivé à Paris en 1811, le peintre Ary Scheffer (1795-1858), artiste d'origine hollandaise, s'installe en juillet 1830 dans une propriété toute patricienne dans le nouveau quartier de La Nouvelle Athènes au n° 7 de la rue Chaptal (actuel n° 16).**

En prenant ses quartiers dans cette « nouvelle république des arts et des lettres », Ary Scheffer, professeur de dessin des enfants du duc d'Orléans depuis 1822, digne représentant de l'école

romantique, affirme sa réussite. Sa demeure connaît durant trente années une intense activité artistique, politique et littéraire.

Dans l'atelier-salon, Scheffer, portraitiste renommé sous la monarchie de Juillet, reçoit le Tout-Paris artistique et intellectuel. Delacroix vient en voisin, comme George Sand avec Chopin qui joue volontiers sur le piano Pleyel. Ils retrouvent Liszt et Marie d'Agoult, mais aussi Rossini, Tourgueniev, Dickens.. D'autres artistes fréquentent l'atelier, comme Théodore Rousseau qui acheva rue Chaptal, La Descente des vaches. Ce tableau ayant été refusé au Salon de 1835, Ary Scheffer l'exposa en même temps que des toiles de ses amis Paul Huet et Jules Dupré, instituant ainsi une sorte de Salon des Refusés. Scheffer abrita également dans cet atelier une partie des collections de la famille du roi Louis-Philippe lorsqu'elle dû quitter la France pour l'exil en 1848.

Agrémentée d'une serre et d'un jardin, cette propriété qu'Ary Scheffer loua pendant près de trente ans, fut achetée à sa mort en 1858 par sa fille unique Cornélia Scheffer-Marjolin.

Dès lors, elle préserve le cadre où a travaillé son père, fait mieux connaître son œuvre et perpétue une tradition familiale de philanthropie. Elle organise un an plus tard une rétrospective de son père, 26 boulevard des Italiens à Paris. Avec son mari, le docteur René Marjolin, elle reçoit rue Chaptal des personnalités comme Henri Martin, Ivan Tourgueniev ou Charles Gounod.

Les ateliers convertis à leur initiative en hôpital de secours sous la Commune en 1870-1871, servirent ensuite de salles d'exposition aux principales toiles de Scheffer.

En 1899, Cornélia Scheffer-Marjolin meurt. Elle lègue les toiles de son père à Dordrecht aux Pays-Bas, sa ville natale de l'artiste. La propriété de la rue Chaptal revient à Noémi Renan-Psichari (petite-nièce de Scheffer), qui installe un grand salon et une bibliothèque consacrée aux œuvres de son père Ernest Renan dans le premier atelier tandis qu'elle loue le second à des artistes.

C'est dans cet atelier-salon que Noémi Renan-Psichari, puis sa fille Corrie Psychari-Siohan continuèrent au XXème s. à accueillir le monde des arts et des lettres. Anatole France ou Puvis de Chavannes à la Belle Epoque, Maurice Denis dans les années vingt, ou plus récemment André Malraux prirent la même allée ombragée que Chopin, Delacroix ou Pauline Viardot pour venir dans l'atelier de la rue Chaptal.

En 1956, la maison est vendue à l'Etat pour un montant symbolique, afin qu'y soit établie une institution culturelle. Après avoir accueilli un centre universitaire d'enseignement et de recherche consacré à l'étude des sons et des couleurs sous la direction de leur cousin Olivier Revault ds'Alonnes, les époux Siohan entreprennent en 1980 des démarches afin de créer dans l'ancienne demeure du peintre « une institution culturelle à dominante muséographique ». L'Etat remet alors la gestion de l'immeuble à la ville de Paris en 1982 pour une durée de 18 ans.

Ouverte en 1982, cette annexe du musée Carnavalet prend ainsi brièvement le nom de « Musée Renan-Scheffer ». Peu après, une nouvelle muséographie est lancée, mettant en valeur dans les bâtiments rénovés sous la conduite de Jacques Garcia, de nombreux souvenirs de George Sand. Le musée prend en 1987 l'appellation de « Musée de la Vie Romantique



Ateliers concernés 41, 42, 43, 44

Place Pigalle – Rue André Antoine**Place Pigalle.**

C'est l'emplacement de l'ancienne Barrière de Montmartre du mur des Fermiers Généraux. L'emplacement exact correspond au bassin de la fontaine.

Rue André Antoine

Anciennement passage de l'Elysée des Beaux-Arts, percée en 1793. Elle tenait son ancien nom d'un bal public situé à cet endroit.

Au numéro 14 : un pavillon, ancienne "folie".

Au numéro 3 , André Antoine (1858-1943), ancien employé du gaz, y installe son Théâtre Libre, construit en bois, pour comédiens amateurs. Une plaque en indique l'emplacement.

Rue Germain Pilon

Pierre Etaix vit actuellement au 13 de cette rue. De plus, l'immeuble possède un joli jardin en guise d'entrée.

Bernard Dimey s'installe à Paris à 25 ans sur la Butte Montmartre, il peint sous le nom de « Zelter ».

Il ne quittera plus cette rue. Il y fréquente les bistrotts, qui, à l'époque, n'étaient pas trop envahis par les touristes. Il y rencontre « les poivrots, les putes, les truands, les artistes ». Et il commence à écrire ses poèmes, les déclamant dans ses repaires.

Il propose ses chansons à droite et à gauche. Ses clients seront Yves Montand, Charles Aznavour, Serge Reggiani, Henri Salvador, Patachou, Juliette Gréco, Les Frères Jacques, Mouloudji, Jean-Claude Pascal...

Ses poèmes ont été repris par divers artistes comme Charles Aznavour, Jehan et sa fille Dominique Dimey. Il a également écrit des scénarios et dialogues pour le

cinéma. Début des années 80, Jean-Claude Annoux, ami et admirateur du poète, met en scène un spectacle musical consacré à son oeuvre, avec le concours du comédien Serge Sauvion.

Bernard Dimey était un « être démesuré » qui se demandait pourquoi il vivait souvent avec les « nains ».

Ayant soif d'absolu, il aurait aimé croire au superbe paradis de son enfance. L'appétit de vie de cet ogre chaleureux qui brûla la chandelle par les deux bouts ne saurait cacher son mal de vivre et la menace obsédante de la mort qui pesait sur lui. Pour Bernard Dimey, la poésie c'est « mettre sa nuit en lumière ». Cette belle métaphore de Jean Cocteau, il la reprend à son compte dans les poèmes du « Milieu de la nuit ».

Il partage sa vie avec Yvette Cathiard - peintre - qui fera quelques fusains de lui.

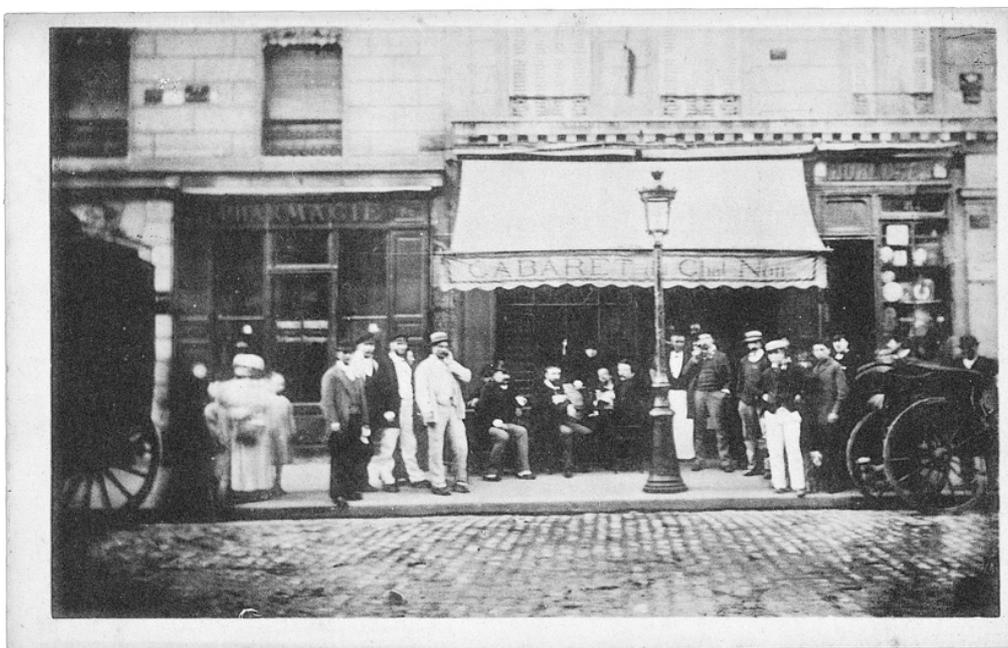
Cet amoureux de Montmartre où bien des endroits portent encore son nom était connu comme auteur de chansons à succès : *Syracuse*, *Mémère*, *Mon truc en plume* ... qui ont été interprétées par des géants de la chanson française.

Ateliers concernés
63, 64, 65, 74

Avenue Trudaine**Avenue Trudaine**

Numéro 64 : ici débute l'avenue Trudaine où se trouve le Lycée Jacques Decour construit sur une partie de l'abattoir de Montmartre.

Au numéro 57 débute la rue Victor Massé où l'on trouve, au numéro.12, le café-concert du Chat Noir, premier cabaret de Montmartre, fondé en 1881 par Salis.



Rue du Delta

Ateliers concernés
66, 67, 68,74

Rue du Delta

Percée en 1825 entre la rue du Fg Poissonnière et la rue Rochechouart, à l'emplacement du jardin du Delta qui, lui-même, succéda à un parc exotique "Les promenades Egyptiennes" ouvert en 1818.

Au numéro 7, début du XX^e siècle, le docteur Alexandre y créa une association d'artistes parmi lesquels le sculpteur Drouard, les peintres Doucet, Gleizes et d'autres. Les pensionnaires de ce phalanstère pouvaient y exposer leurs œuvres, y organiser des soirées poétiques, littéraires et musicales.

Ils supportèrent l'ivrognerie et les excentricités de Modigliani qui mit le feu aux guirlandes la nuit de Noël 1908. Pour sculpter ses bustes, il allait « faucher » des traverses à la station de métro Barbès-Rochechouart alors en construction. Beaucoup de jeunes artistes du Delta furent tués à la guerre de 14.

Au numéro 26, une ancienne imprimerie abrite un atelier.

Ateliers concernés
66, 67, 68

**Rue du Fg Poissonnière –
Bd de la Chapelle**

Cinéma le Louxor

Situé dans le 10^e arrondissement de Paris, à l'angle du boulevard de la Chapelle et du boulevard de Magenta, le cinéma est édifié en 1921, à l'emplacement d'un immeuble haussmannien, par l'architecte Henri Zipcy pour le compte d'Henry Silberberg (comme en témoignent les plans d'origine). Rare rescapé des cinémas d'avant-guerre, le Louxor est un remarquable exemple de l'architecture antique des années 1920. La façade néo-égyptienne - dont il tire son nom, en référence à la ville de Louxor - et les toitures de ce bâtiment ont été inscrites à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques le 5 octobre 1981. Les mosaïques multicolores de la façade (bleu cobalt, noir et or), œuvre du décorateur Tibéri, ont été réalisées par la fabrique de céramiques Gentil & Bourdet³, implantée à Billancourt et très réputée dans les années 1920-1930. Aux motifs floraux s'ajoutent scarabées, cobras et, au-dessus de la petite terrasse, un grand disque ailé. La salle avec ses deux balcons offre alors 1.195 places.

Le cinéma « le Louxor » est rapidement intégré au réseau des cinémas Lutétia qui, pendant les années 1920, jouent un rôle de premier plan dans l'exploitation cinématographique avec les cinémas Aubert. Le réseau Lutétia dispose de 13 salles à Paris en 1924, dont les très prestigieux Lutétia Wagram (ouvert en 1913) et Royal Wagram (ouvert en 1918). En 1929, la vingtaine d'établissements du groupe est reprise par la société Pathé qui l'adapte au cinéma sonore.

Le Louxor, comme tant de salles de quartier, subit les conséquences du déclin de fréquentation qui s'amorce dès la fin des années 1950, obligeant le cinéma à se renouveler et les exploitants à moderniser leurs salles. Couleur, Cinémascope, qualité du son, le Louxor suit le mouvement et s'adapte. S'il conserve au cours des années sa structure originelle et possède encore une vaste salle avec deux niveaux de balcon, il a subi plusieurs transformations, notamment en 1954 et 1964.

La programmation, elle aussi, doit s'adapter aux changements sociologiques et au goût du public qui le fréquente. Longtemps cinéma populaire, il passe aussi bien les succès français grand public que les films américains, le Louxor choisit de projeter à partir des années 1970 des films indiens ou égyptiens par exemple en version originale, susceptibles d'attirer une population immigrée en nombre croissant dans le nord-est de Paris.

Mais en 1983, Pathé vend le bâtiment. Le *Louxor - Palais du cinéma* va alors connaître une longue éclipse. Racheté par la société Tati, le bâtiment reste inutilisé à l'exception de deux tentatives d'exploitation de boîtes de nuit au milieu des années 1980. D'abord boîte de nuit antillaise baptisée *La Dérobade*, il devient en août 1987 la plus grande discothèque gay de la capitale sous le nom de *Megatown*. Celle-ci ferme en 1988 peu avant la mort de son créateur David Girard en 1990 et le bâtiment est déserté.

À partir de 2001, des associations de quartier — parmi lesquelles *Action Barbès* — se mobilisent pour sauver ce patrimoine de la ruine. Leur revendication est double : que la Ville rachète le Louxor et le rende à sa vocation culturelle. Après deux ans de mobilisation, la municipalité parisienne parvient à trouver un accord avec la société Tati et achète le bâtiment le 25 juillet 2003. En 2008, l'architecte Philippe Pumain est désigné pour mener une opération de réhabilitation dont les travaux doivent commencer dans le courant 2010 pour une ouverture prévue en 2013⁴. Avec la restauration de sa façade, la restitution partielle de la grande salle (qui sera réduite) et de ses décors, la création de deux nouvelles salles, le Louxor sera rendu à sa vocation initiale de salle de cinéma. Un espace d'exposition et un café compléteront cet ensemble.

Le projet actuel est néanmoins controversé. *Action Barbès* conteste ainsi les choix de la Ville de Paris tant en matière de programmation culturelle que de défense du patrimoine, estimant en particulier que le projet d'un cinéma Art et Essai n'est pas adapté au quartier et que les réalisations prévues en sous-sol (création de salles et mise aux normes) sont destructeurs d'une partie du patrimoine encore intact (décors, scène et fosse d'orchestre par exemple)

L'association *Les Amis du Louxor*, créée en février 2009 par des anciens membres d'*Action Barbès* favorables au projet, se propose quant à elle de garder le contact avec les acteurs (architecte, responsables de la ville et de la mission Cinéma, élus locaux) afin de recueillir et diffuser des informations sur l'avancement des travaux et de participer à une future concertation sur la programmation lorsque celle-ci sera lancée.

En juin 2010, une nouvelle association, *Paris-Louxor*, a vu le jour, avec pour but d'accompagner le projet, présent et à venir autour du cinéma Le Louxor, "de favoriser, développer et promouvoir des actions et des activités autour et avec le cinéma Le Louxor dans les champs d'interventions culturels, artistiques, patrimoniaux, éducatifs et sociaux" selon leur site Internet.



Ateliers concernés
21, 22

**Rue D'Orsel – Halle Saint-Pierre –
Marché Saint-Pierre**

Gustave Charpentier meurt à Paris en **1956**, cinq ans après avoir dirigé pour la dernière fois *Le Couronnement de la Muse* (1.250 exécutants) devant le marché Saint-Pierre à l'occasion du bi-millénaire de Paris et Montmartre.

Savez-vous pourquoi le porche du **11, rue d'Orsel** est remarquablement haut ? À l'origine l'atelier d'Orsel (le notre) était l'atelier des décors du Théâtre de l'Atelier, pour sortir les décors sur des voitures hippomobiles une certaine hauteur était fondamentale. Ainsi, il faut imaginer l'intérieur de l'atelier (toujours un bel espace méritant le détour) sans le plafond actuel. On constate en effet la position décalée du plancher du premier niveau, qui barre les anciennes fenêtres. L'atelier voisin, (ancien atelier du chef décorateur) occupé aujourd'hui par la pianiste Karine Zarifian a été occupé par un autre musicien, un certain Charles Aznavourian, c'était le temps de la Bohème !



Le Marché Saint-Pierre : à l'origine, ce sont deux familles cousines, les Dreyfus et les Moline qui, installés à Levallois-Perret en 1879, font la navette pour vendre leurs tissus pour vêtements, face à la butte du Sacré Cœur de Montmartre.

C'est en 1920 qu'ils décident de s'installer définitivement dans ce quartier populaire. Leur succès attire rapidement d'autres commerces qui en font une place parisienne à la mode du tissu au mètre, à une époque où chaque foyer disposait d'une machine à coudre.

Tissus Reine arrivent en 1930 sur le site d'un ancien garage, dont le nom vient de «Reine Bouchara», fille du célèbre commerçant qui cherchait à ouvrir de nouveaux points de vente.

Suite aux bouleversements dans la distribution du tissu pour la confection «fait maison» et de l'apparition du prêt-à-porter, la majorité des commerçants se reportent sur le tissu d'ameublement, avec rapidement une stratégie de vente de fins de séries ; rattrapés à nouveau par le « prêt-à-poser » cette fois, ils constatent de nouvelles demandes et une révolution de la clientèle de passage.

Aujourd'hui, on peut trouver de la soie de qualité importée directement d'Asie, des jacquards dignes d'un éditeur.

La disparition de nombreux petits tapissiers de quartier et d'une recherche de la "bonne affaire" mais de qualité supérieure, expliquent l'essentiel de cette mouvance.

La disparition également des magasins situés sur les Champs-Élysées a apporté une clientèle étrangère et permet au marché Saint-Pierre de pouvoir, aujourd'hui, se vanter d'exporter à travers le monde entier ses tissus. Même les collections des principaux éditeurs sont présentes chez Dreyfus et Reine. Depuis peu, un magasin très tendance vend du linge de maison sous le nom élogieux de «Tradition des Vosges ».

Il n'est plus rare d'entendre des réflexions de la part d'un vendeur, du type : « J'ai un chantier que j'entreprends avec ma cliente, Madame de..... », on se croirait sorti d'un show-room huppé de Saint-Germain ou de la rue du Mail. Il est bien loin le temps des cousins qui venaient avec leurs charrettes, vendre leurs tissus à Montmartre lors des années folles.



Ateliers concernés
9, 10, 11, 12, 13, 14,
15, 16, 17, 18, 19, 20,

« **Château Rouge** »

Château Rouge

Le Château Rouge, édifié en 1780 en bordure de la Chaussée de **Clignancourt** (entre n° 42 et 54), était une belle demeure en pierres et briques au milieu d'un vaste parc (délimité par les rues **Doudeauville, Poissonniers, Christiani et Ramey**). Le roi Joseph, frère de Napoléon, commandant les troupes chargées de la défense de Paris, y installa son poste de commandement et Conseil de la Défense.

Lotie en 1844, cette propriété disparut avec le percement des rues du Château Rouge (**Poulet**), Frédéric (**Myrrha**) et Neuve de Clignancourt (**Clignancourt**).

Dans le pavillon, seul vestige qui resta du château, le nouveau propriétaire installa un bal champêtre (1848-1864). Dans les jardins de ce bal, eut lieu le premier banquet des "réformistes" d'où émergea la révolution de 48. Le bal ferma ses portes en 1882.

Rue Feutrier

Rosa Luxembourg a vécu plusieurs années au **21 rue Feutrier**, (plaque commémorative inaugurée il y a quelques mois).

La façade du **38 rue Feutrier** propose une installation ludique et poétique.

Les marches en continuité de la rue Muller vers le sommet de la butte sont célèbres. Peintes par Maurice Utrillo (entre autres impressionnistes), elles servirent de décor naturel pour de nombreux films en continuité avec la placette ; celle-ci propose de belles terrasses le long du square et des escaliers qui montent et descendent, à la façon d'un dessin d'Escher.



Ateliers concernés
**13, 14, 15, 16, 17,
 18, 19**

Rue Muller



Rue Muller – Les escaliers en faisaient partie lorsque j'étais même, aujourd'hui cette partie est devenue « rue Maurice Utrillo ».

C'est aussi assez logique qu'un enfant de la Butte se voit ainsi honoré.

Le Photographe de la Butte : François Gabriel y avait son atelier au 1^{er} Palier



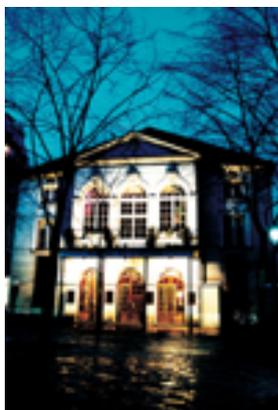
Ateliers concernés
22, 23, 24

Rue d'Orsel : Théâtre de l'Atelier

Rue d'Orsel : Théâtre de l'Atelier

Le théâtre de l'Atelier inauguré en 1822 sous le nom de théâtre Montmartre – qui passait pour être le meilleur théâtre de la banlieue - fut l'un des premiers construits par Pierre-Jacques Seveste détenteur des privilèges d'exploitation des théâtres de «banlieue » (en dehors des limites de la commune de Paris) qui édifièrent également le théâtre Montparnasse, le théâtre des Batignolles et le théâtre de Belleville. La décoration a été réalisée par Pierre Cicéri et Evariste Fragonard. À la mort de leurs parents, les frères Jules et Edmond Sevestre héritent du privilège.

De 1914 à 1922, la salle est un cinéma de 600 fauteuils, exploité sous le nom "Montmartre". En 1922, elle retourne à sa vocation première et est rebaptisée théâtre de l'Atelier par son directeur, le comédien Charles Dullin. André Barsacq lui succède et dirige le théâtre de 1940 à 1973. Il y crée des pièces de Jean Anouilh, Marcel Aymé, Françoise Sagan, René de Obaldia, Friedrich Dürrenmatt... "



Ateliers concernés
26, 27, 28, 29

Rue Yvonne le Tac
(anciennement rue Antoinette)

La famille **le Tac**, la mère, deux frères, Andrée la femme de Joël, l'un des deux, entre très tôt dans la résistance. Yvonne, la mère, établit des contacts avec les marins pour qu'il aillent déposer en mer des casiers à homards contenant des renseignements destinés à être relevés par les services maritimes anglais. Leur maison devient un centre de transit pour les agents de la Résistance, ils hébergent des aviateurs anglais, mettent en place un dispositif assurant une liaison rapide entre la Grande Bretagne et la France.

En février 43, les frères, la mère, la belle-fille Andrée sont arrêtés, déportés à Ravensbruck, Maideneck, Mathausen. A la fin de la guerre, ils seront libérés par les Russes et par la Croix Rouge.

Le Collège Yvonne le Tac, où elle fut institutrice, porte aujourd'hui le nom de la résistante.

« Martyrium de Montmartre »

Au 11 : se trouve le **martyrium St Denis** où Ignace de Loyola fonda la Compagnie de Jésus, en 1540. A sa mort en juillet 1556 à Rome, la Compagnie de Jésus compte plus de mille membres répartis dans douze provinces. Il fut canonisé en 1622.

Le martyr de St Denis : Denis, disciple de St Paul, est chargé par Clément d'évangéliser la Gaule. Avec ses compagnons, Eleuthère et Rustique, il prêche et répand le nom du Christ dans Lutèce. Arrêtés sur l'ordre du préfet romain, Fesceninus, ils sont incarcérés à la prison de l'île de la Cité. Torturés et mis sur le gril, on les condamne à la décollation devant le temple de Mercure en haut de Montmartre. Les soldats n'ayant pas le courage de monter jusqu'au sommet, les décapitent à mi-pente dans l'actuelle rue Yvonne le Tac. Décollation faite, Denis se relève, ramasse sa tête, reprend l'escalade de la Butte, lave son chef souillé à la source de l'actuel impasse Girardon, dévale le versant nord, parcourt plus de 6km pour enfin tomber et expirer aux pieds d'une pieuse veuve, Catulla, qui l'inhuma.

On dit que le blé poussa immédiatement sur sa tombe pour la dissimuler aux profanateurs.

La Chapelle de Montmartre, rue Yvonne Letac, fut bâtie à l'emplacement du supplice.



Ateliers concernés
25, 26, 27

Rue des Martyrs (nord)

Rue des Martyrs (nord)

Après la construction de l'enceinte des Fermiers Généraux, la partie située au-delà du boulevard fut appelée chaussée des Martyrs ; elle fut de nouveau réunie à la rue des Martyrs par arrêté préfectoral du 2 avril 1868.

Cette rue fut ainsi nommée car c'est celle qu'aurait empruntée, selon une très ancienne tradition, Saint Denis, premier évêque de Paris, martyr sous l'Empire romain. Après avoir été décapité, il marcha sur cette route, tenant sa tête entre les mains, pour s'écrouler quelques kilomètres plus au nord, où fut fondée la basilique de Saint-Denis.

C'est aujourd'hui une rue très vivante marquée par les quartiers de nuit de Pigalle et des Abbesses. On y trouve beaucoup de petits commerces ainsi que des cabarets (Chez Michou...), une salle de spectacle (le Divan du Monde) et des bars.

Anecdotes

- Cette rue a été chantée par François Hadji-Lazaro : « *dans la salle du Bar-Tabac de la rue des Martyrs* ».
- Cette rue est mentionnée dans le film de Sacha Guitry, *Le Roman d'un tricheur*, où le narrateur décrit une soirée « dans un petit café de la rue des Martyrs au nom prédestiné ».
- Étienne Lousteau et Dinah de La Baudraye y habitent dans le roman *La Muse du département* d'Honoré de Balzac.
- Patrick Eudeline a publié un roman intitulé *Rue des Martyrs*.

Mme Loisel dans une des nouvelles de Guy de Maupassant vit rue des Martyrs

Ateliers concernés
**38, 45, 46, 47, 48, 54,
 55, 56,66**

Les Cités

Cité des Platanes : 58, Bd de Clichy
Villa de Guelma : 26, Bd de Clichy
Cité du Midi : 48, Bd de Clichy
Cité Véron : 94, Bd de Clichy
Villa Léandre : 25, Avenue Junot
Passage des Cloÿs : 195, rue Marcadet
Villa des Tulipes : 101, rue du Ruisseau
Cour aux Juifs : 40, rue Durantin



Villa des platanes



La Cour Aux Juifs

A deux pas du Moulin Rouge, la Cité Véron, chargée d'histoire, Annoncée par une plaque émaillée bleue et blanche, l'impasse se faufile entre les immeubles.

Jacques Prévert s'y installa en 1953 et y vivra 20 ans. Puis se fut au tour de **Boris Vian** de trouver refuge au coeur de la **Cité Véron**, il y écrivit d'ailleurs son célèbre « **L'Arrache Cœur** ». Sur la terrasse commune, où se trouvaient au début du XXème siècle les danseuses du french cancan, se réunissaient les membres du collège de pataphysique : **Raymond Queneau, Ionesco** et les autres.

Villa de Guelma : C'est une ville d'Algérie, tout comme Constantine, premier nom de cette impasse. Il subsiste un mur monumental qui ferme l'impasse, reste des contreforts de Montmartre.



Rue Véron



Rue Lepic



37 rue André Antoine

Ateliers Concernés
39, 40



Rue Véron

Ateliers concernés 38, 39, 40, 49, 50,51,

**Rue Lepic – Rue Robert Planquette
Impasse Marie Blanche**

Rue Lepic

Le Vieux Chemin, seul accès à la Butte, mauvais et escarpé, fut remplacé sur demande de Napoléon par l'actuelle rue Lepic, appelée rue de l'Empereur jusqu'en 1864.

Rue Robert Planquette

Appelée de 1843 à 1926, l'avenue des Tilleuls.
Dans l'enclos qui la clôturait (aujourd'hui cité des Platanes) vécut François Coppée.

"La cité des Platanes », avec ses 10 maisons, est un havre de paix à l'angle Lepic/Abbesse : trois jardins d'intérieur, des escaliers monumentaux avec statues éclairant de nombreux ateliers d'artistes.

Robert Planquette (1848/1903), compositeur d'opérette, moins connu qu'Offenbach dont, à 30 ans près, il était le contemporain, auteur entre autres des Cloches de Corneville, opéra-comique en 3 actes sur un livret de Clairville et Charles Gabet.

La maison de l'Escalopier

Tout au bout de l'impasse Marie-Blanche s'élève une curieuse bâtisse néogothique, bâtie par le Comte Charles de l'Escalopier, conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, en 1835, et reconstruite en partie au début du XXe siècle.

L'érudit aristocrate édifia une maison de campagne – Montmartre était alors environné de champs et de vignes – et la dota de serres chaudes, ornées de bassins, chauffées à la vapeur. Celle-ci abritaient bananiers, bambous, papayers, arbres à pain et cocotiers.

Las ! le comte lui-même détruisit cette folie tropicale pour y bâtir une grande bibliothèque plus conforme à son métier.



20, Avenue Rachel

Ateliers concernés 57, 58, 59, 60

Le cimetière de Montmartre :

Bien des maçons dorment dans ce lieu de mémoire aux sépultures souvent extraordinaires. Il y a là la tombe du maréchal Lannes, duc de Montebello, le seul soldat ayant le droit de tutoyer l'Empereur, et, plus près de nous, celle de l'acteur Jean Le Poulain, inhumé voilà un quart de siècle. On trouve aussi la tombe de Maria Deraismes, en pierre blanche, simplement couronnée d'un camé montrant son profil gravé. Quel personnage ! Née en 1828 dans une famille bourgeoise républicaine, elle fut la première femme à être intronisée franc-maçonne. Il fallut créer une obédience mixte pour cela, le Droit Humain, qui existe toujours. Remarquée par les frères du Grand Orient, Maria donna des conférences, mais il a fallu attendre 2011 pour que cette obédience initie des femmes !

Rue Hégésippe Moreau

Ateliers concernés 57

Villa des Arts :

La villa des arts a abrité de grands artistes parisiens : Toulouse-Lautrec, Cézanne, Signac, Eugène Carrière, Théodore Rousseau, Louis Marcoussis, Renoir, Dufy, Picabia, et plus récemment, le sculpteur Nicolas Schöffer, les peintres André Séguin, Lucien Mathelin et Pierre Jérôme...

La villa a été construite par H.Cambon avec des matériaux récupérés de l'Exposition universelle de 1889, sur l'initiative de la famille Guéret, entrepreneurs et amateurs d'arts.

Passage Lathuile

Le passage tient son nom du café-concert du Père Lathuile qui fut le poste de commandement du Général Moncey, pour organiser la résistance à l'invasion de Paris par les troupes russes en 1814. Le patron du bistrot s'y montra héroïque distribuant toute sa cave aux troupes de résistance. Une belle peinture de Edouard Manet immortalise un couple qui « badine » à la terrasse du café.

L'emplacement exact est aujourd'hui occupé par le « Cinéma des Cinéastes ».

Ateliers concernés 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 40
--

Situé sur la butte, le **Studio 28** est un lieu unique par la richesse de son histoire. Haut lieu du 7^e art, son écran est toujours et plus que jamais tourné vers l'actualité du cinéma

1928

Jean-Placide Mauclair inaugure la première salle de cinéma d'avant-garde, située en plein cœur de Montmartre. Le Studio 28 devient vite une véritable salle de cinéma indépendante se consacrant uniquement à la recherche et à la découverte d'œuvres d'art cinématographiques. Un lieu de rencontre où se côtoient de nombreux artistes, poètes, peintres, cinéastes : Jean Cocteau, Luis Buñuel, Abel Gance...

1932

Le Studio 28 est repris par Édouard Gross qui se spécialise dans les grandes comédies américaines en version originale, avec lesquelles la salle remporte un énorme succès : les films de F. Capra, des Marx Brothers, de Fields...

Les frères Roulleau vont amener la salle à son apogée : ils rééditent "Journal d'un curé de campagne" de Bresson, "La Symphonie des Brigands" de Friedrich Feher... et proposent en avant-première, "Los Olvidados" de Luis Buñuel. Le Studio 28 continue d'être un lieu de rencontre et d'animation avec des expositions de peintures, de photos, des concerts de Jazz.

1950

Jean Cocteau et Abel Gance deviennent les parrains de la salle

1959

" La promotion du cinéma " : le Studio 28 est le premier cinéma en France à instaurer un système de carte de fidélité. Il programme maintenant un film différent chaque jour, et projette une avant-première chaque mardi...

Aujourd'hui

Une salle de référence pour sa technique, son accueil, sa décoration, ses expositions, sa convivialité, son atmosphère, son bar, son jardin, ses tartes salées et sucrées..

Ateliers concernés
30, 31, 32, 33, 34,

Rue Ravignan - Place Emile Goudeau**Place Emile Goudeau**

Le 11 octobre 1878, il fonda le Cercle des Hydropathes. On buvait énormément dans la bohème d'alors, particulièrement l'absinthe verte, qui faisait des ravages. Goudeau payait ses collaborateurs en boisson, et ce salaire fut fatal au plus doué d'entre eux, Jules Jouy. Les « Hydropathes » commencèrent par se réunir rive gauche, mais lorsque Rodolphe Salis ouvrit le cabaret du Chat noir en 1881, il persuada Goudeau de les transférer dans son établissement.

Émile Goudeau était célèbre pour ses mystifications, comme son propre enterrement confié à la maison Borniol dans Le Chat noir transformé en chapelle ardente.

Rue Ravignan

Une des plus anciennes rues du village de Montmartre qui conduisait de Paris à l'Abbaye d'en haut, appelée le Vieux Chemin ; elle traversait l'emplacement où se trouve actuellement la place Emile-Goudeau. Un poirier énorme y poussait, le "Poirier sans pareil", enclos dans le jardin d'une guinguette (**au numéro 13** de la place actuelle). On y dînait, on y buvait, on y dansait jusqu'en 1830 où le sol miné par les carrières de plâtre céda !

Ateliers concernés
**30, 31, 32, 33, 34,
 35, 36, 37**

Rue Durantin

Remerciements à Robert Caplain et à la Galerie Hamadryade de nous avoir autorisé à utiliser les textes ci-dessous

Depuis la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'avant la seconde guerre mondiale principalement, la rue DURANTIN était connue pour l'abondance de ses commerces : boucheries, triperies, boulangeries, épiceries et surtout de nombreux marchands et débits de vin ; plus tard, deux librairies s'y sont installées.

Elle tenait la dragée haute à la rue des Abbesses.

Le tracé de la rue n'apparaît pas encore dans le plan d'origine de 1450 (environ), contrairement au chemin piétonnier nommé ruelle des Behourdes (actuelle rue Burq ou Burcq, selon l'orthographe initiale) lequel est signalé dès 1376 ; celui-ci conduisait de la rue des Abbesses à l'actuelle rue Lepic.

La rue DURANTIN a été créée en 1672 – c'est alors un chemin de traverse – elle portera le nom que nous lui connaissons à partir de 1881 en hommage au propriétaire des terrains, comme le voulait fréquemment la coutume. C'est l'une des très rares rues qui ne monte pas !

La rue se trouve répertoriée sur les feuilles parcellaires de la ville de Paris (feuilles 50B4 et 50B1).

Ses 345 mètres sont le résultat de la réunion de trois voies :

- l'ancienne rue Durantin (entre les rues Ravignan et Garreau) ; classement du 15 septembre 1881
- la rue Bastien (entre les rues Garreau et Tholozé) ; classement du 22 mai 1876
- le passage Masson (entre les rues Tholozé et Lepic) ; classement du 12 novembre 1909

Les numérotations actuelles des résidences ont été établies, par arrêté, le 10 juin 1882 pour les deux premières parties les plus anciennes.

La galerie HAMADRYADE, fondée en 2000, a été un temps un atelier d'artiste peintre après avoir abrité le siège d'une société d'éditions phonographiques.

À l'origine ce fut une triperie fort bien achalandée.

Elle avait pour voisin un commerce d'articles de pêche dont la façade était étrangement recouverte de fausses pierres de taille, encore visibles aujourd'hui.

Les commerces de bouche ont périclité à partir de la seconde guerre mondiale et depuis la fin du XX^e siècle, la rue a vu s'installer des créateurs, des galeries, des artisans, des architectes et quelques bons restaurants raisonnables ; elle est, à Montmartre, le pôle le plus authentiquement créatif du quartier.

La rue étant située dans un périmètre classé, les commerces anciens ont, en général, conservé leurs façades, même si les activités ont changé.

C'est ainsi que des enseignes d'origine ont été, fort heureusement, sauvegardées ; elles contribuent à entretenir la mémoire de la rue et du quartier

PERSONNAGES, FAITS et LIEUX

La rue a connu bien des aventures insolites et des personnages illustres, voire totalement atypiques, ont marqué à jamais sa mémoire.

PEINTRES, SCULPTEURS, DESSINATEURS

Le célèbre peintre espagnol *Ignacio ZULOAGA* – ami de Lautrec, Gauguin, Degas, Rodin et Mallarmé - y logea en 1890. Son fils Antonio (1906-1981) fut l'ami de *GEN PAUL* et *CELINE*.

Eugène BOUDIN habita un temps au 15 de la rue entre 1859 et 1860.

Le peintre *Jacques BOUYSSOU* (1926-1997), peintre officiel de la Marine et ami de Friesz, Dufy, Leprin, Kisling et Zadkine, a réalisé une toile nommée "rue Durantin" lors d'une escale à Montmartre.

Charles MALLE (né en 1935) a réalisé une peinture de Paris sous la neige à l'angle de la rue Durantin et des Abbesses.

Jean-Paul RIOPELLE (1923-2002), peintre renommé, a eu un atelier au 52 pendant trois ans.

Henry DELACROIX, quant à lui, possédait le sien au 20, en 1907.

Auguste RENOIR (1841-1919) qui occupait un atelier rue Tourlaque (Cité des Fusains) fut témoin de mariage d'un couple habitant au 1.

Georges DELAW (1871-1938), peintre, de son vrai nom Henri Georges DELEAU, avait son atelier surmonté d'une grande verrière, au 20 rue Durantin jusqu'en 1934. Il le quitta pour raison de santé. Il fut l'initiateur du livre d'or du Lapin Agile.

Pedro CREIXAMS, peintre (1893-1965), possédait l'atelier situé au 48.

Emile BAUDOUX, peintre, a vécu au 48 dans ce même atelier en 1898.

POZZI, peintre et sculpteur, occupait dans la rue, un logement avec son fils horloger. L'artiste avait une particularité qui consistait à peindre, assez fréquemment, Montmartre la nuit.

Mohammed LAKHAL, artiste-peintre (né en 1967) a vécu rue Durantin, avant de s'installer à Lille.

Henri LANDIER, peintre, dont l'atelier prolonge la rue Durantin, à l'entrée de la rue Tourlaque, a peint une huile nommée "la rue Durantin".

Charles MAURIN, peintre (1856-1914) ; il vivait au 1 de la rue et peignait au vaporisateur, procédé original !.

GRING, dessinateur (Pif-Gadget, Mickey Magazine, Tintin, Télé 7 jours, France-Soir...). Après la seconde guerre mondiale, il vécut dans une chambre de bonne, sous les toits ; il avait 24 ou 25 ans. Il peignit une de ses très rares oeuvres à l'huile, vers 1950, représentant une vue sur les toits de la rue depuis sa fenêtre.

PERSONNAGES

Simon DEREURE, acteur éminent de la Commune, Commissaire civil auprès de Dombrowski, il logeait au 24 ; membre de l'International des travailleurs et sympathisant des idées Blanquistes ; pendant le siège de Paris par les prussiens, il appartenait au 61^e bataillon de la garde nationale avec Jules JOFFRIN qui a sa rue dans le quartier.

Le 28 mars 1860, un brevet d'invention décrivant un système de mâturation pour l'hydrothérapie fut déposé par **Jules THIBIERGE**, commis quincailler du quartier, qui vivait au 7.

Emile LEMOINE (1840 - 1912) mathématicien, Professeur à l'Ecole Polytechnique. Il est connu pour avoir prouvé l'existence du point *symédian* dans un triangle et pour avoir fondé la revue "*l'intermédiaire des mathématiciens*" en 1894. Grand amateur de trompette, *Camille Saint-Saëns* composa plusieurs morceaux pour son groupe musical. Il fut représenté, dans son appartement, par le peintre G.***LACOUR ("chez Emile Lemoine, rue Durantin" - 1894 - huile sur toile ; vente Pierre Cardin du 19/4/2010, lot 33).

Au 20 (devenu le 22), un patron crémier vendait un « lait riche, recommandé pour les enfants malades » car à cette époque le gras était jugé curatif.

Le "Journal des journaux de la Commune" (1872) relate les hauts faits du fils du citoyen Weber, tailleur au n°24. Celui-ci mena de courageuses actions rue Ravignan.

PARCOURS CULTUREL

Ateliers concernés 1, 2, 3, 4, 5
--

Les Moulins de Montmartre

La Butte en était couronnée. En 1358, Etienne Marcel fit de l'un d'eux son poste d'observation pour voir les bandes de mercenaires qui ravageaient le Nord de Paris. En 1570, Le Tasse écrivait que les deux choses remarquables pour lui à Paris étaient les vitraux de Notre Dame et les moulins de Montmartre ; et Régnard : *"Où de trente moulins les ailes étendues/ M'apprennent chaque jour quel vent chasse les nues."*

Du haut de la Butte au XVIII^e, on apercevait : le Moulin des Prés, le Moulin de la Fontaine St Denis, le Moulin Vieux, le Moulin Neuf, le Moulin de la Béquille, le Moulin du Vin, la Vieille Tour, la Grande Tour, la Petite Tour, le Moulin Paradis, la Turlure, la Lancette, la Poivrière, le Blute Fin et le Radet.

L'usage de ces moulins : moudre le blé, presser les vendanges, concasser les matériaux nécessaires aux manufactures, broyer des oignons pour la parfumerie... mais aussi but de promenade pour les parisiens.

Sur la crête de la rue Lepic, les 13 moulins fermèrent tous vers 1860 à cause de la minoterie industrielle, deux subsistèrent sous le nom de "Moulin de la Galette", ferme-buvette et bal-musette, peint par Renoir en 1876.

La mire du Nord (suite Moulins)

L'impasse des Deux-Moulins, dont le percement de l'avenue Junot a fait disparaître le côté Nord, passe devant un ensemble de constructions du XVIII^e faisant partie d'une ancienne ferme. Au fond de cette impasse et avant l'entrée des jardins du Moulin de la Galette, un court passage conduit à la Mire du Nord.

L'abbé Jean Picard, chargé de mesurer la longueur du méridien de la section Paris-Amiens, planta en 1675 un repère dit Poteau de la Méridienne, placé exactement sur le méridien de l'Observatoire. On le remplaça, en 1736, par une pyramide quadrangulaire en pierre, appelée la Mire du Nord.

La Folie Sandrin, rue Norvins

La Folie Norvins, belle maison de campagne, 1774-1794, avec un vaste parc ombragé, servit de maison de santé pour aliénés. Parmi ses patients, on compte Jacques Arago qui composa un livre de 62 pages dont aucun mot ne comportait la lettre A ; une demoiselle d'honneur de Marie-Antoinette devenue folle de n'avoir pu épouser Robespierre et, à plusieurs reprises, Gérard de Nerval qui promenait en laisse un homard vivant.

10, impasse Girardon

Van Dongen et sa femme Gus ont longtemps vécu à Montmartre

Ateliers concernés
1, 2, 5

**Allée des Brouillards / Rue Girardon
Avenue Junot**

Sous le signe de l'équerre et du compas

Le château de Gérard de Nerval : Cette bâtisse construite à la fin du XVIIIe siècle sur l'emplacement d'une ferme et d'un moulin rappelle la mémoire de Gérard de Nerval qui compta beaucoup pour l'ordre maçonnique. Il habita cette maison romantique entre 1828 et 1833. Après sa première visite, il la décrivit comme « une petite villa dans le goût de Pompéi, quelque chose comme la maison du poète tragique ». Nerval avait sans doute perçu quelque chose de l'âme de cette demeure, lui qui fut interné dans la clinique du Docteur Blanche, à deux pas de là, et se suicida par pendaison.

Les ennemis de l'ordre racontent qu'il fut assassiné par les frères, pour avoir dévoilé, dans « Le Voyage en Orient », la légende d'Hiram, l'un des grands secrets de la franc-maçonnerie. C'est évidemment une contre-vérité. Nerval, fils de maçon, a prétendu être initié, rien ne le prouve.

Dans sa folie, il a sans doute mélangé ses désirs et la réalité. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de noter que c'est sans doute un profane qui a éclairé, avec une poésie superbe, le mythe sur lequel repose la maçonnerie.

Le Rocher de la Sorcière

On y entre... si on peut.

Le passage de la Sorcière est gardé par un solide portail de métal noir et, malgré la pétition signée par 30000 riverains, le lieu reste fermé.

Le long de cette large allée boisée se dressent des maisons cossues, un hôtel discret, un boulodrome fréquenté par les papys du quartier et... un rocher très étrange, en fait une ancienne fontaine. "

Autrefois, ce passage s'appelait « la souricière » Magie, pouvoir de l'imagination des gamins du quartier... ?

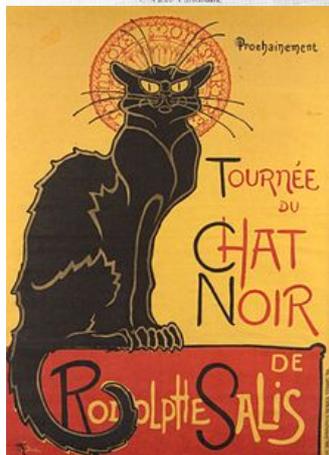


Ateliers concernés
5, 37

Jean Renoir a décrit sa vie dans le « Maquis ». Le Maquis était un entrelacs de petites constructions, de friches, de jardinets, parcourus de sentes et de venelles. Il en existe encore des vestiges au 65 et au 71 de la rue Caulaincourt.

Ce Maquis s'étendait du carrefour Caulaincourt / Lamarck dans la direction de la Place Clichy et au sud jusqu'au Moulin de la Galette. Il fut rasé peu après l'exposition de 1900 et on construisit à la place les numéros pairs de la rue Caulaincourt et l'Avenue Junot.

Personnages, Faits et Lieux :



N° 21 : Atelier de Toulouse Lautrec

N° 34 : Emplacement de l'ancien moulin de la Fontaine Saint-Denis

N° 58 : Immeuble construit par Pierre Humbert , où habitait T.A. Steinlein (Dessinateur de l'Affiche du Chat Noir)

N° 67 : atelier du peintre céramiste Fau.

N° 68 : Emplacement du café-concert « La Gaité Caulaincourt

N° 73 : Auguste Renoir y habita de 1910 à 1923, et à la même époque le peintre dessinateur, lithographe suisse T.A. Steinlein.

N° 87 : Emplacement de l'atelier de Charles Léandre dessinateur vers 1910

N° 93 : Adresse du Cabaret des Arts vers 1909

Dans cette rue les peintres Amadéo Modigliani et Numa Marzocchi de Bellucci eurent un atelier.

Ateliers concernés 3, 4, 5, 6, 7, 8

Rues de la Fontaine du But, Marcadet,**Rue de la Fontaine du But – rue Marcadet**

Indiquée en 1672, elle doit son nom au voisinage de l'ancienne fontaine du Buc. En 1737, sur son côté est, on découvrit les restes d'une ancienne construction gallo-romaine avec, dans ses murailles, des rangées de briques, comme on en voit aux Thermes de Cluny, ayant peut-être servi pour les bains d'une maison de campagne au III^e siècle. L'eau y était amenée de la fontaine du Buc par un conduit de plomb.

Du 112 au 112 ter de la rue Marcadet, une ancienne "Folie" construite en 1771, dite Maison de la Boule d'Or. Elle fut démolie vers 1900.

Rue Francoeur

Depuis 1875 la rue Francoeur tient son nom du mathématicien Louis Benjamin Francoeur (1773-1849)¹ Avant elle s'appelait le rue E.Boillat.

Au n°6 se trouvent les locaux de la Fémis, Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son, et les anciens locaux des Studios Pathé. L'enseigne "Pathé-Cinéma" rappelle la présence des anciens studios dans ce bâtiment.

Ce sont les Daval, propriétaires du "Bazar du Bâtiment", qui commandent en 1898 la construction d'un hôtel de style Louis XVI et d'une usine à l'architecte E. Boillat.

En 1926, ils louent les locaux à Bernard Natan, créateur de la société Rapid-Film. D'origine roumaine, Natan a d'abord été projectionniste d'un cinéma de la rue de Ménilmontant et s'est lancé dès 1910 avec 3 associés dans la production de films en créant Ciné Actualités.

Avec Rapid-Film, Natan crée d'abord un laboratoire de traitement de la pellicule, puis installe rue Francoeur deux plateaux de tournage ultra modernes de films publicitaires, enfin, dès 1927 des studios de tournage de films.

Des centaines de films y furent tournés, souvent par de grands réalisateurs, depuis Marcel L'Herbier, qui y réalise *L'Argent* ou Jean Grémillon, jusqu'à Jean-Jacques Annaud, en passant par Jean Renoir (*La vie est à nous*), Jacques Prévert, Robert Bresson ou Marcel Carné (*Les Enfants du Paradis* en 1945).

Dès 1929, la société Natan fusionne avec les studios Pathé et Bernard Natan devient président de la société des films Natan. Il le restera jusqu'au milieu des années 30. L'activité de ces studios s'est perpétuée jusqu'aux années 1990. En 1991, le groupe Chargeurs Réunis racheta Pathé et stoppa les activités du studio. Depuis, la Fémis, créée en 1986, s'est installée dans les anciens studios. Ce lieu chargé d'histoire cinématographique est un cadre exceptionnel pour des étudiants qui se destinent aux métiers de l'audiovisuel et du cinéma.

Au n°18, le Bar à vin « Jeanne et Marcelle ». Ce bar à l'ambiance chaleureuse tient son nom aux deux arrières grand-mères du propriétaire Guillaume François. (Jeanne a eu une réelle histoire avec le vin puisqu'elle était caviste au Havre).

A l'angle avec la rue des Saules, le théâtre *Le Funambule de Montmartre*.

« Francoeur » est aussi une star du cinéma : le film, ***Un monstre à Paris*** est un long métrage d'animation français réalisé par Bibo Bergeron, qui est sorti en France en octobre, 2011. Brièvement :

Lucille, en ouvrant la porte, voit le monstre dissimulé par un manteau et un chapeau abandonnés par un passant horrifié. En apercevant son apparence, Lucille a d'abord une réaction d'horreur ; puis elle entend le monstre chanter et se rend compte non seulement qu'il n'est pas dangereux mais aussi qu'il possède une voix extraordinaire. Elle accueille alors dans sa loge le monstre, et le baptise Francoeur, du nom de la rue où elle l'a trouvé. Francoeur n'est autre qu'une puce que l'engrais instable du laboratoire a fait grandir jusqu'à une taille humaine. Le « monstre » se retrouve par hasard sur scène au moment du numéro de Lucille, et il se révèle un chanteur et un musicien extraordinaire, le duo remporte un succès éclatant.

Et c'est le chanteur –M- qui double la voix du Francoeur » (le monstre) dans la version française du film.



Ateliers concernés 6, 7, 8, 9, 10, 11

Le Hameau Clignancourt**Le Hameau Clignancourt**

Lors de la fondation de l'Abbaye de Montmartre (bas du versant Nord de la Butte), une partie des terres appartenait à l'abbaye de St Denis dont les abbés étaient donc propriétaires des terres du Hameau de Clignancourt. En 1569, ayant besoin d'argent, la seigneurie de Clignancourt vendit l'abbaye de St Denis à Jacques Liger (trésorier du cardinal de Bourbon, oncle d'Henry IV) lequel, impotent, ne pouvant se rendre à l'Eglise St Pierre de Montmartre, fit construire la Chapelle de la Trinité dont on reconnaît l'emplacement par un élargissement de la rue au 67 rue du Mont Cenis. Cette chapelle joua un rôle important dans le déroulement des célèbres processions septénaires de l'abbaye de St Denis à celle de Montmartre. La Chapelle de la Trinité fut fermée en 1793 et louée à des laïcs. Elle devint en 1869 un cabaret « A la Belle Gabrielle ».

Au numéro 63, une vieille maison avec tourelle à l'angle, peut-être un ancien colombier.

Square Serpollet et de la rue des Cloÿs

En 1888, Léon Serpollet devient un pionnier de l'industrie automobile française avec sa voiture roulant à la vapeur.

Le square Serpollet (entrée principale rue Marcadet)

Après le déménagement de l'usine Serpollet dans le 20^e, les ateliers de la rue des Cloÿs demeurèrent propriété des établissements Larsonneau, qui fabriquaient des câbles et des fils électriques. Ils gagnèrent beaucoup d'argent durant la guerre de 14-18 grâce à un fil électrique verni qu'ils avaient mis au point et qui permit aux armées d'utiliser des téléphones portatifs. La fille de Larsonneau, Mme Maryax, légua à sa mort le terrain à la Ville de Paris à condition d'y faire un square. Commencé en 1981, c'est un très beau jardin, d'une superficie totale de 15 800 m², sur plusieurs niveaux, et qui comporte des essences très variées : cerisiers à fleurs, tulipiers de Virginie, ormes de Sibérie..., ainsi qu'un jardin sec (iris, lavandes, graminées, yuccas) et un bassin de plantes aquatiques – et, bien entendu, d'importants espaces de jeux pour les enfants.

103, Rue Marcadet : Une manufacture oubliée

Cette élégante tourelle coiffée en poivrière, connue dans le quartier pour abriter les amours libertines des couples en mal de fantaisie, est l'unique vestige du moulin de la manufacture de porcelaine appartenant au comte de Provence, le frère de Louis XVI et futur Louis XVIII. La production était variée, des plats à barbe aux pots de chambre, et des garnitures de cheminées aux bénitiers.

Des pièces de la manufacture de Clignancourt sont aujourd'hui déposées au musée de Montmartre et au Louvre.



Ateliers concernés
1, 2, 3, 4

Rue Lamarck

La rue Lamarck est l'une des plus longues rues de Montmartre.*

Vous ne regretterez pas votre minute sportive car vous entrez de plain-pied dans l'univers des toiles de **Maurice Utrillo**.

En prenant la **rue St Vincent** sur votre droite, vous longez la vigne du «**Clos-Montmartre** » plantée en 1929 par l'Association Francisque Poulbot sur le jardin d'Aristide Bruant pour empêcher la construction d'un immeuble. Les vendanges ont lieu chaque année au mois d'Octobre au cours d'une grande Fête de Montmartre.

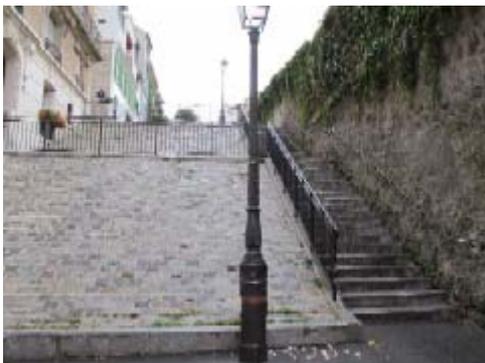
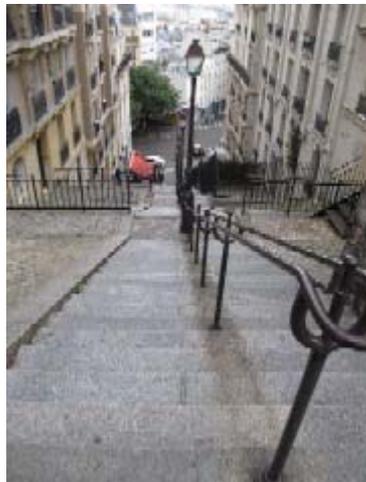
Juste en face, au carrefour de la **rue des Saules**, se trouve le cabaret **Le Lapin Agile**, ouvert en 1867 et alors nommé « Aux assassins ». En 1875, le peintre André Gill le rachète et décore la façade de son fameux lapin, et ce lapin à Gill est devenu rapidement agile ! Ce fut le haut lieu de la bohème artistique montmartroise du début du 20^{ème} siècle. Aristide Bruant le rachète en 1913 et laisse le soin à son ami Frédéric Gérard dit Frédé de l'exploiter. Frédé était un personnage haut en couleurs : il possédait un singe, un corbeau, des souris blanches, s'habillait en Robinson Crusoë, et grattait la guitare. Il a voulu que son cabaret soit le lieu de rencontre de tous les artistes montmartrois à qui il faisait facilement crédit. C'est ainsi que l'on y voyait des comédiens (Charles Dullin...), des écrivains (Roland Dorgelès, Francis Carco, Pierre Mac Orlan, Paul Fort, Max Jacob...) et surtout des peintres : Utrillo, Suzanne Valadon, et bien sûr Picasso et toute sa bande, car le Bateau Lavoir est tout près. C'est ainsi qu'ils montèrent le canular de « Boronali » (anagramme d'Aliboron), idée de Dorgelès pour tourner en ridicule « la bande à Picasso » et la peinture avant-gardiste que ni lui ni ses amis ni Frédé n'appréciaient. Frédé possédant aussi un âne, ils lui attachèrent un pinceau à la queue, lui présentèrent une toile de belle dimension et trempèrent l'appendice dans divers pots de couleurs. Le tableau achevé fut titré « Coucher de soleil sur l'Adriatique » et exposé au Salon des Indépendants de 1910 où il remporta un grand succès.

En 1922, Bruant revendra le cabaret au fils de Frédé, Paulo, à qui il avait appris le chant, et qui sera un grand interprète de ses chansons.

En remontant la rue des Saules, vous trouverez la rue de l'Abreuvoir (où venaient boire les chevaux, les troupeaux et les chiens) qui mène à la **place Dalida** et au « **Château des Brouillards** » immortalisé par le beau roman de Roland Dorgelès, qui faisait face à l'un des ateliers d'**Auguste Renoir**.

**Montmartre s'est appelé Mont des Martyrs, puis Mont Mercure pour les romains, Mont Marat pour les révolutionnaires*





Bibliographie :

- "Montmartre, gens et légendes" - JP Caracalla (Bordas) 1995
"Connaissance du vieux Paris" - J. Hillairet (Gonthier) 1963
"L'invention de Paris" - Eric Hazan – (Seuil) 2004
« Wikipedia » et autres sites historiques

Remerciements :

À Robert Caplain et à la Galerie Hamadryade
Aux rédacteurs pour les notes de proximité de leurs ateliers

Coordonnateurs de la brochure

Anne de Seynes, Anne Moreau, Joëlle Courtois, Thierry Lefèvre-Grave

